

Je suis un *loser*, ce qu'on appelle un écrivain à insuccès, un *worst-seller*. . . J'ai complètement raté mon destin d'écrivain. J'ai écrit vingt-six livres totalement inutiles : personne ne les a lus, ou si peu. Flops sur flops. On ne me connaît que par oui-dire. Je marche par le bouche-à-oreille ; mais souvent la bouche est cousue et l'oreille bouchée. . . La plupart des libraires m'enfouissent comme si j'étais un déchet nucléaire !

J'ai publié mon premier livre il y a vingt ans, et depuis, chaque fois que j'en publie un nouveau, c'est comme si je publiais mon premier puisqu'on a nié le précédent. À partir du moment où c'est un livre de moi, il est voué à la négation instantanée. Sur la couverture, il y a toujours quelque chose qui gêne : c'est mon nom. C'est magique, il suffit que vous prononciez mon nom pour que tout se ferme. Mon nom, c'est l'anti-Sésame. « Sésame, ferme-la ! » La consigne me concernant, c'est : *motus*. On ne me prononce pas. On ne se prononce pas non plus sur moi. Ça ne se fait pas, c'est incongru. Mon nom est un gros mot.

Un martien, ou plus simplement un étranger, venant en France et compulsant la presse des deux dernières décennies, ne pourrait pas imaginer que j'ai écrit tant de livres. Quand il y en a un qui traîne par hasard, les critiques en disent tellement de mal, mais surtout rien du tout, qu'ils le rendent invisible. Il est plus difficile d'ouvrir un livre de moi qu'une huître.

Attention ! Je ne me plains pas... Il n'est pas scandaleux qu'on ne me fête pas unanimement tous les jours partout comme le plus grand écrivain français, il est scandaleux qu'on n'informe pas le public quand un livre de moi vient de paraître, c'est tout.

Seul a le droit de s'exprimer aujourd'hui celui qui n'a rien à dire. Le « public » vit depuis soixante ans dans une culpabilisation entretenue par les flics de la Démocratie. Pilonnés toute la journée par la propagande qui leur fait croire que tout art est désormais impossible, « les gens » ne réclament qu'une chose : qu'on leur sape au plus vite et au mieux le moral, et dans tous les domaines. Cinéma, théâtre, musique...

En littérature, plus l'écrivain flatte le lecteur dans le sens de son poil le plus sale, hirsute, gras, terne et fourchu, plus celui-ci voudra absolument le lire, courra l'acheter par milliers d'exemplaires, et se le repassera comme un talisman de médiocrité fraternelle. Houellebecq lui-même me l'avait bien expliqué :

– Si tu veux avoir des lecteurs, mets-toi à leur niveau ! Fais de toi un personnage aussi plat, flou, médiocre, moche et honteux que lui. C'est le secret, Marc-Édouard. Toi, tu veux trop soulever le lecteur

de terre, l'emporter dans les cieux de ton fol amour de la vie et des hommes!... Ça le complexe, ça l'humilie, et donc il te néglige, il te rejette, puis il finit par te mépriser et te haïr...

Michel avait raison. Un best-seller a toujours raison.

Dire qu'on habitait au 103, rue de la Convention, Michel et moi... Chacun dans un immeuble, face à face. On avait la même adresse! Ça a changé de nom d'ailleurs depuis. S'il vivait encore là, Houellebecq serait au « 14, rue Oscar-Roty ». On sait peu qui était cet Oscar Roty... Sur les pièces d'un franc, c'est lui qui a gravé la semeuse au geste élégant, tout en danse de robe dans les champs au soleil couchant! Si on approche la pièce tout près de ses yeux, on verra même sa signature : *O. Roty*. J'en ai gardé une en souvenir. C'est sans doute avec une pièce d'Oscar Roty que le Destin a joué notre sort : « Pile, c'est Michel qui aura du succès. Face, c'est Marc-Édouard... »

Rien n'a changé ici, Michel. La cour est toujours triste et grise, beige parfois. Avec un peu plus de verdure, et un peu moins de pigeons. De chez moi, je regarde ta fenêtre. Ton ex-fenêtre. Je suis au premier étage, toi tu étais au cinquième. Déjà, tu me surplombais! C'est un couple qui a repris ton appartement, un couple comme tu les détestes si bien dans tes livres. Le balcon est vide, et la lumière s'éteint tôt, ce n'est pas comme de ton temps! Souviens-toi, Michel, c'était à celui qui éteindrait le plus tard sa lampe avant de dormir... Comment aurais-je pu imaginer que tout ce que j'écrivais (des milliers de pages) ne servirait à rien, et que toi, le soir, en rentrant, tu allais

réfléchir à une ou deux phrases à noter le week-end suivant, et que ça suffirait à faire de toi «le plus grand écrivain contemporain»?

Tu devais m'envier à l'époque un peu, je suis sûr... Une vie d'artiste de rêve! Rester à la maison à écrire toute la journée. Juste interrompu pour aller chercher Alexandre à la maternelle. Tiens, il vient d'entrer en seconde, mon fils! À Camille-Sée, tu sais, le lycée à côté du square Saint-Lambert. Cette année, premier cours de français, premier sujet, je te le donne en mille : toi! Oui! Toi, Michel! «Décrivez ce que vous inspire Michel Houellebecq.» Alexandre voulait que je la lui fasse, sa rédac... Pas question, il n'a qu'à raconter ses propres souvenirs! «Non, papa, m'a-t-il répondu, la prof ne me croira jamais. Je vais encore passer pour un mytho!»

Cet enfant a de ces pudeurs! Tu connais Alexandre... Et ton fils, comment va-t-il? J'ai vu que des salauds de «biographes» sont allés fouiller dans ta vie privée pour mieux salir ton succès. Moi ça ne risque pas de m'arriver puisque j'ai déjà tout dit dans mon journal intime. Je sais que tu n'as jamais été pour l'autobiographie. Pourtant Chateaubriand que tu adores n'a pas fait autre chose... C'est une contradiction. On aurait dû en discuter un peu plus quand tu étais là. Finalement, je crois que tu étais timide. Tu me prenais pour un écrivain arrivé, alors qu'aujourd'hui, tu vois bien que je ne suis toujours pas parti! Il se peut même que tu aies tenu dans une certaine estime mon boulot à la con : écrire tout ce qui m'arrive. J'ai encore ton livre de poèmes que tu avais déposé dans ma boîte à lettres, dédicacé : «*À Marc-Édouard Nabe, pour distraire*

(sans l'interrompre) son *labeur monumental*. Amitiés, Michel Houellebecq».

Mon «labeur monumental»... Tu es gentil, mais tu devais bien te marrer en me voyant par ta fenêtre en train de me construire ma propre pyramide pour finir par m'y enfermer, telle une momie. Parce que c'est bien terminé pour moi.

Excuse-moi, Michel, je te parle d'un autre monde ; tu n'es plus dans ces problèmes-là. Tant mieux pour toi. Ce genre de soucis ne te concerne plus. Être lu ou ne pas être lu, telle n'est plus ta question... *Alas*, moi, je suis bien obligé de me la poser, en boucle. J'ai toujours le crâne du pauvre Yorrick calé dans la paume, et j'ai l'impression que c'est ma propre tête de mort que je scrute, les yeux dans les orbites!...

Si je me suicidais, j'aurais enfin un entrefilet dans *Paris Boum Boum*... Et puis dans les dîners, on dirait : «Ça ne nous étonne pas, il était tellement mal à l'aise ; il a eu, à juste titre, l'évidence du gâchis de son talent ; il avait pris des voies sans issue qui l'ont mené droit à la mort ; il n'a pas su organiser sa carrière... »

Nous sommes exactement l'inverse l'un de l'autre. Il y a celui qui a tellement l'air mort qu'on lui fait un triomphe de son vivant ; et celui qui est tellement vivant qu'on fait comme s'il était mort. Il fallait bien qu'il y en ait un de nous deux qui réussisse *vraiment* ! Et moi qui te plaignais... Tu portais tous les matins au combat, dans ta parka «trois-quarts», avec ta sacoche de dépanneur d'ordinateurs, bien collée en bandoulière, l'air toujours grisâtre, courbé, la démarche féminine. Un petit coucou, comme ça pour t'encourager à aller travailler, que tu me retournais de ta main molle.

Tu rentrais le soir un peu plus livide, presque vacillant, de travers, toussant... Tu revenais ruminer des nuits entières ta vengeance, ta merveilleuse vengeance contre ce milieu littéraire ignoble... Tu as eu beaucoup de courage, de persévérance et d'abnégation. Tout seul, dans ton antre, tu as accepté de souffrir, de mariner dans la frustration sexuelle, sociale, artistique. Pendant qu'on se pavanait tous à Saint-Germain avec des filles sexy, toi tu restais à la Convention à te branler en écoutant du Michel Delpech... Ça devait être un véritable laboratoire de frustration, ton appart là-haut! Je n'aurais pas été étonné de découvrir dans ta cuisine des alambics et des cornues partout fumantes, avec pipettes et tubes embués... D'ailleurs, c'est comme ça que les *Inrocks* t'ont photographié à leur une pour tes *Particules* : un scientifique en blouse blanche, précipitant des solutions pas claires!... Des liquides de doutes, d'angoisses, de tristesses...

Comment aurait-on pu se douter que tu allais être l'écrivain qui compterait le plus aujourd'hui? Tout le monde se moquait méchamment de toi, Michel, tu le sais bien... Pendant des années, tu passais auprès de tous pour le dernier des ringards minables névrosés qui ne publie rien d'autre que de vagues poèmes sur le « blues » de l'homme blanc perdu dans le système libéral... Et maintenant tu es *bankable*! J'étais un des rares à ne pas te mépriser, sans doute parce que j'aimais bien qu'on rentre ensemble en taxi de nos soirées stériles et autres cocktails à la con. Ça aurait dû leur mettre la puce à l'oreille aux autres de nous voir monter dans la même voiture

comme un petit couple pour se rapatrier dans notre XV<sup>e</sup> dédaigné!...

De Jean-Édern Hallier, qui ne voulait pas entendre parler de toi dans *L'Idiot*, à Philippe Sollers qui ne t'avait même pas remarqué dans *L'Infini*, tous t'ont méprisé. Le jour même où tu as obtenu le prix de Flore (40 000 francs), moi je raffais le prix Paris-Première (100 000 francs) où nous étions finalistes. Ils t'ont tous nargué parce que je t'avais coiffé au poteau du parisianisme! C'est mon fidèle et pugnace Frédéric Taddeï (avec l'aide de Jérôme Bégé, Yann Moix et quelques autres) qui avait emporté le morceau. Évoquant déjà notre voisinage, Taddeï avait convaincu Jean-Édern de renoncer à voter « pour une poubelle de la rue de la Convention contre une autre », et le grand Idiot aveugle finit par s'abstenir et me laisser le prix en éclatant en sanglots.

Tu les as bien rattrapées, mes pauvres 100 000 balles! Ah! Quelle époque! Tu tirais surtout la gueule parce que sur le verre offert, tradition oblige, au lauréat par le Flore, ton nom était gravé avec une coquille. C'est marrant, ton nom, personne n'arrivait à l'écrire et à le prononcer, et puis soudain tout le monde a su! Ah! Que de souvenirs! Un geste de toi, parmi tant d'autres, m'avait beaucoup plu, chez Le Doyen, où nous dînions à une grande table avec Vincent Ravalec... Hallier avait laissé son bout de cigare dans le cendrier, et tu l'as repris et rallumé, très naturellement. Je ne connais aucun écrivain capable de sucer ainsi le mégot de Jean-Édern Hallier!

Tu es l'honneur de la petite-bourgeoisie, celle que la bourgeoisie tout court méprise, refoule, rejette, nie,

jusqu'au jour où elle est bien obligée de se mettre à genoux parce que ce sont les petits-bourgeois les plus grands : de Baudelaire à Céline, en passant par Nietzsche, Léon Bloy et tant d'autres... Tous issus de la petite-bourgeoisie, classe sociale indispensable au Verbe. Très peu de grands artistes chez les aristos et les grands bourgeois. La « cour des grands », elle n'est pas à Saint-Germain, mais rue de la Convention ! La fameuse cour des grands, elle a une adresse : c'est notre 103, Michel. C'est chez nous !

Des universitaires un peu géomètres, et même géologues, se pencheront plus tard sur ce pâté de maisons... Il faudra bien expliquer pourquoi deux écritures antinomiques et exactement contemporaines se sont développées ici et pas ailleurs. Dire que pendant que j'écrivais *Nabe's dream*, *Rideau*, *Visage de Turc en pleurs*, *L'Âge du Christ*, *Petits riens sur presque tout*, *Nuage*, *Tohu-Bohu*, et *Lucette*, tu préparais ton *Extension du domaine de la lutte* !

On a beau dire : deux écrivains qui se font face à ce point, ce n'est pas si courant. Ça méritait qu'on y réfléchisse. Mais comme disait Karl Kraus : « Pourquoi un artiste devrait-il en saisir un autre ? Le Vésuve rend-il hommage à l'Etna ? Il pourrait tout au plus se créer entre eux une relation féminine de comparaison jalouse : Qui crache le mieux ? » Le problème c'est qu'il y a un volcan qui est éteint, et l'autre qui est en pleine éruption...

Dieu joue avec mes nerfs ! Aller me planter sous le nez le seul type qui a été capable de me voler le succès. Et pas n'importe lequel... *Mon succès* ! Celui dont je rêvais depuis que j'avais quinze ans. Tu es la

caricature de ce que je voulais être : une idole de la subversion. Le rêve absolu ! « Rendre les autres illisibles », comme disait l'Autre, et en même temps multiplier les livres comme des petits pains. C'est Lucifer qui agit dans cette cour... Je ne vois que le Diable en personne pour s'installer ainsi sur mon terrain (à tous les sens du terme)... D'accord, je n'étais pas programmé pour réussir, mais à ce point de ratage foireux, ça fait peur !...

Je sais ce qui s'est passé. Dieu est rentré ivre mort un petit matin rue de la Convention, zigzaguant, vomissant sur les pelouses, se cognant aux buissons, pissant contre un arbre en beuglant... Au milieu de la cour, Dieu a hésité un instant entre les deux immeubles : gauche ou droite ?... Et c'est dans le tien qu'il s'est engouffré.

Ça faisait déjà dix ans que je ramais, pourquoi pas vingt, trente, cinquante, cent ? « Lui, s'est dit Dieu, il s'en sortira toujours. » Dieu a récompensé celui qui était le plus malheureux. Moi, je ne suis pas assez malheureux pour être célèbre et toi tu souffres trop pour ne pas l'être.

Ça doit venir de ta mère corse tout ça... Je connais bien le problème, Michel. Ce n'est pas notre seul point commun ! Remarque une chose : l'écriture, ça vient toujours de la mère. C'est la frustration dans laquelle notre mère nous a tenus prisonniers qui nous a forcés à écrire ce que nous avons écrit. Quelle que soit la brutalité ou l'autorité du père ou, à l'inverse, sa fantaisie et son originalité, c'est par la mère seule que l'atroce violence de l'écriture accouche de nous. Dans le passé, les grands exemples pullulent : Rimbaud, la

mère ; Proust, la mère ; Céline, la mère. Plus on la combat, plus on gagne dans la littérature. Moi j'aurais pu être comme toi si ma mère avait épousé un comptable. C'est mon père qui m'a sauvé en me donnant une dimension artistique, jouissive, extatique, mystique qui a créé mon style mais qui a aussi causé ma perte.

J'ai été trop inspiré par les grands anciens (Dostoïevski, Céline, Bernanos, etc.) qui transcendaient les saloperies de leurs époques au lieu de s'y complaire. Ils écrasaient l'horreur sous de la beauté, alors qu'il vaut mieux étaler de la platitude sur la médiocrité. Bévues impardonnables ! Décrire, c'est tout. Tu reprends le roman descriptif des naturalistes. En y rajoutant une bonne dose de sociologie, matière toujours si justement négligée ! C'est comme si tu avais sauté par-dessus les révolutions romanesques célienne et proustienne. Forcément, tu te retrouves dans Balzac et Flaubert. C'est là où tu es vraiment réac. Les Français adorent ça. D'ailleurs, tu es très dix-neuviémiste, Michel, tu ne t'en caches pas. Certains ont pour devise : « Ni Dieu, ni Maître ! » La tienne est : « Ni Céline, ni Proust. »

C'est toi qui as vu juste : ne pas sortir du XIX<sup>e</sup> siècle, et bannir tout ce qui peut ressembler de près ou de loin à de la gaieté, de l'enthousiasme, de la spontanéité, de l'improvisation, de la grâce, de la jouissance... La recette est simple et tu l'as trouvée : la mort et encore la mort... La mode intellectuelle est à la complaisance dans le nihilisme, le vautrement dans la négativité, l'installation apeurée dans le néant confortable. L'élite merdeuse n'est constituée que de faux « marrants » ou faux « sérieux », mais tous vrais

professionnels de la mortification, chargés de faire croire qu'il n'y a pas d'autre solution que de vivre dans l'anxiété la plus épaisse, de survivre dans le stress permanent ou de se jeter sans joie dans la « fête » artificielle ; bref, de se ronger les sangs d'être si seul, si mal dans sa peau dans ce monde où rien ne sert plus à rien...

Mourir à soi-même... Quel courage ! Se sacrifier en quelque sorte ! Envoyer sa vitalité aux chiottes ! Détruire patiemment tout désir de bonheur, tout désir de grandeur, tout désir tout court à la fin, puisqu'il s'agit bien d'une sorte de Nirvana nihiliste que tu proposes ! Tu es un peu bouddhiste sur les bords, Michel... Surtout ne pas bouger et n'avoir envie de rien, bien épouser le néant de l'âme nulle des hommes de son époque. C'est un autre travail sur le *spleen*, après tout. Entre Bouddha et Baudelaire. *Eurêka* ! C'est le secret pour tous les faire craquer... Tu es mort à toi-même : c'est pour ça que le public se reconnaît en toi. Le lecteur ne veut pas avoir en face de lui quelqu'un de plus vivant que lui sur du papier... Si l'écrivain est aussi éteint que lui, alors il le sacre : Quelconque 1<sup>er</sup>.

Comment ai-je pu m'aveugler au point de ne pas m'en rendre compte ? Aujourd'hui les gens sont morts, ils n'ont envie que de quelqu'un qui leur répercute leur morbidité, et avec le plus de mépris possible. C'est tellement logique, tellement logique ! Avant, la foule était vivante, elle s'exaltait quand un artiste sublimait la vie ; désormais, elle n'exalte plus que celui qui la rabaisse... La mode obligatoire est de produire des « œuvres » qui n'en sont pas, toujours

plus faibles et démantibulées, pantelantes de bêtise, sinistres et démotivantes. Ah! On est loin de Claudel qui croyait pouvoir mourir tranquille en ayant laissé des livres qui « n'ont pas ajouté à l'épouvantable somme des ténèbres, de doutes, d'impuretés qui affligent l'humanité »... Lui, il voulait que dans les siens on n'y pût trouver que « des raisons de croire, de se réjouir et d'espérer »... Pauvre branquignol de Brangues! Tout le monde se fout aujourd'hui de sa prose géniale, de ses métaphores transportantes, de sa langue de prophète dément et d'acrobate biblique... Hélas! Sa puissance, tous s'en branlent!...

Éliphas Levi le dit bien : c'est parce que la plupart des gens sont dans l'ombre qu'ils « se contentent de visions phosphorescentes, avortons de lumière, hallucinations de la pensée ». S'ils allaient dans la vraie lumière, ça les éblouirait et les rendrait aveugles... Pour un papillon de nuit, le jour c'est l'obscurité.

Michel! Tu as appuyé là où les gens voulaient que ça leur fasse mal. En toi, les défaitistes se trouvent une excuse de persévérer dans la politique du renoncement et de la désespérance. Je n'ai jamais vu un fan à toi, Michel, qui ne soit impuissant. Tu fais bander les débandeurs! Ça en fait des lecteurs!

Au lieu d'essayer de sauver ce qu'il y a encore d'humain dans ce monde, comme le font les cons dans mon genre, il valait mieux se contenter de montrer la déshumanisation de ce même monde comme tu le fais, toi l'intelligent. Tu as su synthétiser l'époque : la médiocrité et l'ennui de ce début de siècle, tu les as parfaitement transposés. C'est moi

qui n'y ai rien compris. Je n'ai pas pigé que seul ce qui est nul, faible, triste, de mauvais goût, plat, sans vie, dépressif, rabougri, étriqué, ramolli, épuisé, vidé, minable, triomphe. C'est presque indécent d'être tout le contraire.

Dans ma vie, j'ai vécu des situations baroques et rencontré des personnages extraordinaires. Très peu de gens moyens. C'est vrai, c'est ma faiblesse : j'ai toujours fui la moyenne en tout. Je ne peux pas me forcer à me comporter d'une façon tristounette alors qu'il y a en moi, depuis ma conception à New York fin mars 1958, un élan vital qui me pousse à me jeter, avec désespoir parfois, dans l'enthousiasme le plus sexuel. J'ai vécu des scènes difficiles, scabreuses autant, sinon plus, que celles que tu racontes dans tes romans, sauf que moi je les transcende. C'est mon côté byzantin, tu m'excuseras, Michel.

Raël, c'est bien ? Jésus-Christ, c'est mieux. Tu l'as assez dit : tu es dans la science. Moi, dans l'art. Tu ne crois pas en l'art ; moi, si. Et pas seulement. La littérature est-elle du côté de l'art ou du côté de la science ? D'après toi, de la science. Et même de la science-fiction...

L'anticipation, c'est un vieux truc. Ça ne m'étonne pas, tu revendiques toutes tes filiations dans le XIX<sup>e</sup> siècle... La science-fiction est une autre sorte de naturalisme. Jules Verne, H. G. Wells, c'est très XIX<sup>e</sup> ! Regarde comment Robida voyait Paris il y a cent ans... Quelle imagination, mais quelles erreurs de vue ! Toutes tes prédictions seront fausses, tu verras... Et tant mieux ! Tes lecteurs croient tous que tu es le seul écrivain moderne parce que tu « anti-

cipes » sur le XXI<sup>e</sup> siècle commençant. Mais es-tu sûr d'être prophète en affirmant que dans cent ans on sera tous des clones stérilisés draguant des utérus artificiels ?

La science-fiction n'est pas réservée au futur. Ne crois-tu pas qu'utiliser sa mémoire comme machine à remonter le temps, c'est déjà de la science-fiction ? Vertigineux ! Proust l'a prouvé, et Otto Weininger a beaucoup insisté sur ça dans son *Sexe et caractère* : « On reconnaît l'homme supérieur à son courage d'écrire une autobiographie complète, car la fidélité de la mémoire est aussi la racine de la piété. »

Je ne sais pas pourquoi je te dis tout ça, à toi. Sans doute que je ne vois pas à qui d'autre je peux parler aujourd'hui. En définitive, c'est encore toi, le plus intéressant ! Le sort nous a liés, dans cette cour commune, avec nos deux bâtisses face à face pendant des années à la fin du siècle dernier. Tu verras, il y aura une plaque un jour. Pas sur ton immeuble : la Mairie de Paris le jugera trop sacré, intouchable, il doit rester pur puisque c'est là où tu as habité, mais sur le mien, ça ne pose pas de problème. Une plaque du genre :

En face, entre 1991 et 1999,  
a souffert, écrit et réussi  
MICHEL HOUELLEBECQ  
romancier et poète français  
1958 - ...